

## Art contemporain

La Kunsthalle Marcel Duchamp vit discrètement sa dernière exposition à Cully après une dizaine d'années d'une programmation fort pointue

Florence Milloud Henriques

Sans rancune, ni vraiment d'amertume! Il n'empêche qu'au moment où le Canton de Vaud formalise une entrée taille XXL sur la scène des arts visuels, voir l'autoproclamé plus petit musée d'art du monde disparaître de sa carte le 19 août faute de résonances avec son environnement économique-politique, tient au mieux du rendez-vous manqué, au pire de l'ironie de la situation. Au téléphone, Stefan Banz, directeur de la KMD-Kunsthalle Marcel Duchamp de Cully, ne s'interdit en tout cas pas de sourire: «On peut le voir comme ça, même si ce sont deux choses différentes.»

Reste que la comparaison entre ces deux extrêmes - 3000 m<sup>2</sup> de surface d'exposition pour le futur musée cantonal, 45 cm de large sur 75 cm de haut pour la KMD - se cristallise encore autour d'un nom: Ai Weiwei. Tout le monde se souvient de sa subtile prise d'assaut du Palais de Rumine l'hiver dernier mais qui se rappelle son premier geste artistique en Suisse? La KMD de Cully... en 2011! Une Lilliputiennne aux envies gigantesques et alors pile dans son discours sur la notion de grandeur, si relative dans l'art.

«Nous sommes à l'époque du spectaculaire que ce soit dans ce domaine comme dans d'autres, il faudrait à tout moment capter l'attention et par n'importe quels moyens, mais surtout les plus grands possible. Notre concept se positionne en contrepoint en interrogeant ces questions d'échelle comme la disproportion et, appuie Stefan Banz, en offrant la preuve que la qualité n'est pas liée à la taille.» Venu avec ses iconiques graines de tournesol - 13 kilos pour Cully contre les 10 tonnes exposées une année plus tard à la Tate Gallery, à Londres - Weiwei remplissait le contrat. Enfin... presque! Le 22 mai, jour du vernissage, l'artiste contestataire était toujours porté disparu, deux mois après avoir été arrêté par les autorités chinoises. «Tous les artistes que nous avons présentés sont venus à Cully pour le montage, ce que soit du Brésil, de l'Angleterre, de France ou encore d'Italie. Ça crée un autre lien à l'art. De l'amitié aussi. En plus d'être le signe, que même minuscule et loin des grands centres d'art, leur exposition importait. Voilà, in-

# Le plus petit musée d'art du monde s'en va voir ailleurs



«À l'époque du spectaculaire que ce soit dans le domaine de l'art comme dans d'autres, notre concept offre la preuve que la qualité n'est pas liée à la taille»

Stefan Banz Codirecteur de la KMD

siste Stefan Banz, comment on peut faire évoluer les choses, voilà comment on démontre que ce qui échappe à notre perception, mériterait de le détourner.»

**Après Cully, Hambourg**  
Silencieuse, sensuelle même. Intégrée et à la fois visible à l'abri de l'angle de la place d'armes et le quai filant vers le port de Moratel, la capsule de cuivre émaillé teste ce regard. Derrière ses espaces vitrés, deux étages d'exposition quand même! Certains artistes ont défini ses rondeurs, d'autres ses proportions de minimesse, d'autres encore ont joué l'intérieur contre l'ouverture du panorama extérieur. Figuratifs, conceptuels, sculpteurs, plasticiens, sans exception, tous l'ont consacrée en musée d'art contempo-

rain et l'Allemand Robert Bisky, l'a même choisie pour sa rétrospective de dix ans de création.

La densité s'y était installée, elle a perduré, elle règne encore pour l'ultime exposition de la Kunsthalle Marcel Duchamp, à Cully. Signée Stéphane Zaech et Philippe Fretz qui ont choisi de rendre hommage à Frank Zappa, dans un tête-à-tête entre peintre sur l'art contemporain et accompagné d'une direction très muséale. Au niveau de la scène locale, la Kunsthalle représentait quelque chose de très important, c'est vraiment regrettable qu'elle disparaisse. À son crédit plutôt qu'à son compte, une cinquantaine d'expositions et autant d'impressions de la différence dans l'art. Mar-



Pour sa dernière exposition, la Kunsthalle Marcel Duchamp sert de chambre d'écho au dialogue entre Philippe Fretz et Stéphane Zaech autour de «One Size Fits All» de Frank Zappa. VANESSA CARDOSO

pal de Bourg-en-Lavaux chargé de la Culture. Vous m'apprenez qu'elle ferme et évidemment, même si son public était restreint, c'est très dommage. Le syndic, Jean-Pierre Haenni, est dans le même registre. «C'est vrai qu'il fallait la remarquer cette petite capsule. Je ne sais pas pourquoi, nous n'avons pas été avertis de sa fermeture.» L'info... figurait sur le dernier courrier d'in-

## Zoom

L'art en vitrine se plaît à Lausanne

L'atypique n'ayant pas de limites pour mettre en valeur l'expression artistique, Lausanne s'en est presque fait une spécialité déclinant une série de propositions «en vitrine», mais toutes différentes. À commencer par l'enfilade du Flon «Les Cubes» (Michel Ludi jusqu'au 2 sep.) qui invite au «lèche-vitrines artistique». À «La Placette», lancée rue des Terreaux en 2004, aujourd'hui rue Pré-du-Marché 19, le rythme est soutenu, mensuel, avec des œuvres qui se font écho d'une exposition à l'autre, la 164e vitrine de son histoire est tenue par Charles Drawin's. Sous-Gare, c'est «Station Show» (Lucia Masu jusqu'au 12 août, Heike Schildhauer, dès le 12 août) tente d'attirer l'attention de milliers de pendulaires hyperpressés selon le concept importé par un artiste américain désormais Lausannois, Dan Scher. Avec la même intention de capter le regard là où il ne se pose pas, les «Vitrines du Petit-Saint-Jean» accueillent 2LeuzDelphinophilie et ses accumulations d'objets jusqu'au 2 septembre. **F.M.H.**

quant certains, d'autres moins.

«C'était quelque chose de très confidentiel, plutôt pour des initiés, assume Raymond Bech, le municipi-

al de Bourg-en-Lavaux chargé de la Culture. Vous m'apprenez qu'elle ferme et évidemment, même si son public était restreint, c'est très dommage. Le syndic, Jean-Pierre Haenni, est dans le même registre. «C'est vrai qu'il fallait la remarquer cette petite capsule. Je ne sais pas pourquoi, nous n'avons pas été avertis de sa fermeture.» L'info... figurait sur le dernier courrier d'in-

vasion au vernissage! Mais plutôt que la tristesse peu constructive, ses fondateurs, Caroline Bachmann et Stefan Banz, ont opté pour le réalisme. «C'est la vie, notent-ils, il faut prendre des décisions. Artistes nous-mêmes, nous avons investi beaucoup de temps et d'argent dans cette aventure curatoriale d'une dizaine d'années. L'intérêt était surtout venu de Suisse alémanique, il fallait se rendre à l'évidence et passer de la vallée à une autre: la Kunsthalle voyagera pour se rendre là où la demande.» Ce qui se sait déjà! Son agenda compte, un premier vernissage, le 7 septembre à Hambourg.

Cully, place d'armes, quai de l'Indépendance  
Jusqu'au 19 août, tj, 24 h/24  
www.akmd.ch

«Pour Hollywood, «art» est un gros mot»

## Cinéma

À Locarno, Ethan Hawke présente la vie et la mort de Blaze Foley, héros inconnu de la country hors la loi. Rencontre

Mercredi soir, la Piazza Grande avait rendez-vous avec le plus obscur des héros américains, après avoir offert son Léopard d'honneur à l'un de ses plus célèbres acteurs. Ethan Hawke est venu en qualité de réalisateur y présenter la vie de Blaze Foley, musicien assassiné en 1989, si méconnu que son existence flirta avec la légende, qu'aucun de ses disques ne sortit de son vivant et que les cadors de la country qu'il influença figurent eux-mêmes dans les marges de la musique américaine.

«Blaze», du surnom que s'inventa Michael David Fuller, se regarde et s'écoute comme un antibiotique bâti sur les accords mineurs et les paroles sombres de la country alternative, qui chantait la solitude, la politique, la dope et les amours brisés dans l'Amérique profonde de l'après-Vietnam. Kris Kristofferson, Willie Nelson, Merle Haggard et Townes Van Zandt en furent les troubadours (*lire encadré*). Que le jeune premier du «Cercle des poètes disparus» et de «Before Sunrise» ait choisi un tel sujet pourrait surprendre. À 47 ans, le natif du Texas rend hommage à la musique de sa jeunesse... et à sa capacité toute relative à venir au bout d'une chanson de Bob Dylan.

**Ethan Hawke:** J'ai commencé la guitare en même temps que le métier d'acteur. On passe tellement de temps dans une caravane, à attendre. La musique permet de s'évader sans perdre le fil de son rôle, au contraire de la lecture. J'ai démarré avec le «song book» de Bob Dylan, je travaille son répertoire depuis trente ans. Je suis effroyablement mauvais mais qu'importe.

**Quelle importance accordez-vous à la musique d'un film?**  
J'y suis très sensible. Lors d'un de mes premiers rôles, j'avais une réputation d'emmerdeur pour être allé discuter du choix de la chanson finale par le réalisateur. Il m'avait dit que je pourrais avoir mon mot à dire le jour où je tournerai mon propre film. Alors maintenant que c'est le cas, vous pensez bien que je ne me prive pas!

**«Blaze» interroge la force créatrice d'un perdant magnifique, qui jouait dans des pubs vides mais pour qui son art était sa vie. Pouvez-vous vous identifier à lui?**

J'ai lu une phrase de Denis Hopper récemment, qui disait ne pas pouvoir différencier les formes artistiques: cinéma, photo, musique, danse, théâtre, il prenait tout sans exception, depuis tout gosse. J'ai ce même besoin. Monter sur scène, tourner un film, regarder un ballet (ma sœur a réussi à m'y convertir, ce que je ne pensais pas possible), tout cela me nourrit. En ce sens, Locarno est un festival d'une importance extrême. On y défend une vision du cinéma non formaté. À Hollywood, dire «art» est un gros mot, en tout cas la



Ethan Hawke a reçu mercredi soir à Locarno un Léopard d'honneur.

meilleure façon de ne pas trouver de financement.

**Le cinéma doit-il être courageux, par exemple en choisissant de raconter la vie d'un folk singer inconnu et alcoolique plutôt que celle d'un milliardaire inventeur de produits numériques?**

C'est en tout cas tout aussi intéressant. Vous savez, les biopics sont faux, pour la plupart. Ils réduisent les faits, ou les augmentent, et créent des «moments fondateurs» totalement artificiels pour rendre l'histoire plus fluide ou haletante. Combien de superstars de la chanson ai-je rencontrées qui ne mériteraient pas que l'on gâche une seconde de son temps pour elles? J'adore les films qui racontent des vies par la bande. «Inside Llewyn Davis», des frères Coen, est la meilleure manière de peindre Dylan, à travers un autre musicien. Mais quand on me montre Joaquin Phoenix inventant «Folsom Prison Blues» dans «Walk the Line» (*ndlr: le biopic sur Johnny Cash*), je n'y crois pas.

**Votre film met en lumière Townes Van Zandt, compagnon de route et de bouteille de Blaze Foley. Vous auriez tout aussi bien pu raconter la vie cultissime de ce musicien-là...**

Le rédacteur en chef du journal «Austin Chronicles», un monsieur de 70 ans, référence en matière de country music, a déclaré qu'il n'aurait jamais imaginé voir un jour un film dont le personnage le plus connu fut Townes Van Zandt (*Rires*). «J'ai passé toute ma vie à expliquer qui était Townes, et combien il était génial. Et Ethan Hawke tourne un film sur son ami qui ne pouvait même pas décrocher un concert?» Cela dit, j'imagine souvent un film compagnon de «Blaze» qui raconterait la vie de Townes. J'ai écrit à son fils pour lui demander comment il verrait cela. Il m'a proposé d'aller pêcher avec lui. Je vais y aller.

**François Barras, Locarno**

«Blaze», d'Ethan Hawke. Sortie le 7 novembre

## Blaze Foley, renégat folk

● Bien que la country demeure le style musical le plus commercialement rentable aux États-Unis, le genre a connu des héros moins pimpants que Dolly Parton et moins patriotiques que Garth Brooks (150 millions d'albums vendus). L'après-Vietnam accouche d'une vague de protestation de la part de musiciens refusant l'autorité et les codes de la société d'alors. Né en Arkansas en 1949, Blaze Foley vécu ainsi quelques années... dans un arbre, entre quelques planches, en compagnie de son amie Sybil Rosen qui écrivit leur histoire («Living in the Woods in a Tree»), l'une des rares sources pour raconter cet homme flingué en 1989 suite à une dispute avec un dealer. Car la vie des «outlaws» de la country n'est pas celle des doux cow-boys. Blaze ne réussit jamais à sortir son disque de son vivant, jouant de malheur, tétant trop de goulots et sniffant trop de poudre.



Townes Van Zandt et Blaze Foley.

Les quelques enregistrements studio, parus en 45 tours confidentiels, ou live, compilés après sa mort, sont devenus aussi cultes que sa vie de vagabond ne possédant que sa guitare et sa veste. Il mit la première au clou et fut enterré avec la seconde. Le lendemain des funérailles, son ami Townes Van Zandt ouvrit le cercueil pour récupérer dans la poche intérieure le reçu du prêteur sur gages. **F.B.**

## Michel Frizot dévisage «L'homme photographique» droit dans les yeux

### Essai

L'historien magnétise par sa vision iconoclaste de la fabrique des images

Quelques images se perdent dans près de six cents pages denses. Pourtant, «L'homme photographique» magnétise le regard. Iconoclaste érudit, Michel Frizot y détruit les clichés avec une originalité contagieuse. Il y a plus de quarante ans que ce Bourguignon se passionne pour la photographie, ce lien moderne entre l'art et les sciences. Diplômé de licences en physique-chimie, musicologie, histoire de l'art, premier titulaire d'une chaire d'Histoire de la photo-



**Edvard Munch, «Autoportrait à la Marat», 1908: «Il guette ce qui sur la plaque, mimera une image de la mémoire.»**

ou

tographie à l'École du Louvre, désormais chercheur émérite au CNRS, l'expert ne pontifie jamais. Comme si la spontanéité de son médium favori l'immunisait.

Car la photographie pose en discipline échevelée. Le maître a beau ordonner sa réflexion sur trois axes, le procédé qui capture le réel, le couple entre l'opérateur et la machine, et enfin, la relation créée entre un produit fini et les yeux qui s'y posent. La matière reste indocile, «Homo photographicus» résiste aux théories. D'autant qu'à la suite du sociologue Barthes dans sa fameuse «Chambre claire» (1979), Michel Frizot dynamite les concepts académiques. C'est dans les archives

photographiques des peintres Munch ou Bacon, du dramaturge Strindberg qu'il extrirpe du sens. Le pointilliste Bonnard lui donne la berlué, le plasticien Brancusi le flashe par sa sculpture de photos.

Analysant les stades historiques de la fabrique des images, il revient aussi sur l'émerveillement scientifique à matérialiser le mouvement invisible à l'œil nu au XIXe siècle. S'amuse de l'effroi provoqué au XXe, par l'avènement du numérique. Considère avec une curiosité perplexe le triomphe contemporain du cliché d'amateurs, sans toutefois causer «selfies». Lui collecte les images anonymes dans les marchés aux puces depuis plus de trente ans. Tout un

dossier non domestiqué, sauvage, sur ce qui constitue la nature même de notre humanité. «Ce que je vois de ce que je sais, conclut cet essayiste atypique. On ne décrypte une image qu'à l'aune de ce qu'on sait. Une photographie n'est pas une connaissance directe, immédiate, des choses. Mais un filtre qui permet de lire, de trier, de faire advenir.» **Cécile Lecoultré**

«L'homme photographique»  
Michel Frizot  
Éd. Hazan  
581 p.



## Repéré pour vous

La guerre, l'amour et le désert

Une chambre, dans un hôpital quelconque. Catherine, reporter exfiltrée d'une zone de guerre, reprend connaissance. À son chevet se tient Arnaud, son compagnon. Entrent Guy et Alice, un couple d'amis. Ce lit d'hôpital cristallise les tensions, les frustrations, les aspirations de chacun. Dans «Le corps infini», René Zahnd, ancien directeur adjoint du Théâtre de Vidy, peint avec justesse les fléures et la fragilité des relations humaines. L'incompréhension qui peut naître entre deux êtres. Guy et Alice trouvent ainsi, au bout de ce lit, un exutoire à

leurs querelles. Arnaud, lui, tente de comprendre Catherine, ébranlée par la guerre et envoutée par Slimane, ce poète du désert. Elle lui chuchote: «J'étais venue affronter le cortège des atrocités qui blessaient vos nues, vous lui opposiez de la douceur. Et vos mains posées sur la nappe semblaient des petits bêtes que j'aurais aimé voir s'ébattre au royaume de ma peau.» **Natacha Rossel**

«Le corps infini»  
René Zahnd  
Éd. L'Âge d'Homme, 122 p.

## Lady Gaga à Las Vegas

**Musique**  
Comme Céline Dion, la chanteuse pop s'établit dans la capitale du jeu

La chanteuse américaine Lady Gaga a annoncé qu'elle allait s'installer en résidence à Las Vegas. Elle y donnera deux spectacles différents, afin de présenter ses deux visages musicaux: l'un extravagant, l'autre plus sobre et jazzy. Comme notamment Céline Dion, Elton John et encore Britney Spears avant elle, la chanteuse de 32 ans va donner des concerts dans la capitale du

jeu à partir du 28 décembre jusqu'au novembre 2019. Elle va se produire sur la scène du tout nouveau Park MGM, un immense complexe hôtelier implanté sur le célèbre Las Vegas Strip et qui était autrefois le Monte Carlo Resort and Casino.

Le spectacle «Lady Gaga Enigma» promet d'être très théâtral, à l'image des provocations de ses débuts, tandis que «Lady Gaga Jazz and Piano» doit présenter une version plus minimaliste de son répertoire.

ANDREW KELLY / REUTERS

ATS

## En deux mots

**La fin de «Homeland»**  
**Télévision** La série américaine aux maintes récompenses «Homeland» va s'achever après sa huitième saison. La dernière saison sera diffusée à partir de juin 2019, selon son compte Twitter. Ce sera donc la fin des aventures de Carrie Mathison, ancienne agent bipolaire de la CIA incarnée par Claire Danes, et de son mentor Saul Berenson, joué par Mandy Patinkin. Inspiré de la série israélienne «Hatufim, prisonniers de guerre», «Homeland» a été saluée lors de son apparition sur les petits écrans en 2011. Elle a rapidement marqué un tournant pour la chaîne câblée Showtime. La série a compté de nombreux fans, dont l'ancien président américain Barack Obama. **ats**

**Plus d'étoile pour Trump**  
**Hollywood** Le Conseil municipal de West Hollywood, quartier de Los Angeles où se situe le Walk of Fame, a adopté à l'unanimité une résolution demandant que l'étoile de Donald Trump soit retirée de la célèbre promenade touristique. L'étoile de Donald Trump avait été inaugurée en 2007 quand le milliardaire était une star de la télévision, grâce à son programme phare «The Apprentice». Elle est devenue la cible de vandalismes depuis son entrée en politique. West Hollywood, commune connue pour sa vie nocturne et sa communauté LGBT, revendique fièrement ses valeurs progressistes, en opposition à la politique du président américain. **ats**